

HOMÉLIE 6

«C'est pourquoi, comme parle l'Esprit saint, si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, ainsi qu'aux jours de l'amertume et de la contradiction dans le désert, où vos pères me tentèrent, voulant m'éprouver, et virent mes œuvres, pendant quarante ans. Je fus donc en lutte avec cette génération, et j'ai dit : Ils errent toujours dans leur cœur, ils n'ont pas connu mes voies, Aussi j'ai juré dans ma colère qu'ils n'entreront pas dans le lieu de mon repos.»

1. Après avoir traité de l'espérance et déclaré que «nous sommes sa maison, si nous gardons la force et la gloire de l'espérance inébranlable jusqu'à la fin,» Paul enseigne qu'il faut réellement attendre avec fermeté; ce qu'il prouve par les Ecritures. Faites bien attention; car il a consigné là des choses qui ne manquent pas d'obscurité, qui sont difficiles à comprendre. Il importe donc que nous vous disions d'abord notre pensée et que nous vous exposions sommairement le sujet, pour en venir ensuite à la discussion du texte. Vous n'aurez plus besoin de nous, une fois que vous aurez vu le but que se propose l'Apôtre. C'est de l'espérance qu'il parlait; il avait démontré qu'il faut espérer les biens à venir, qu'il y a une récompense infaillible, un lieu de repos, une joie pure, après les fatigues d'ici-bas. Il s'appuie sur l'autorité du prophète; et que dit-il ? «C'est pourquoi, comme parle l'Esprit saint, si vous entendez aujourd'hui sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, ainsi qu'au jour de l'amertume et de la contradiction dans le désert, où vos pères me tentèrent, voulant m'éprouver, et virent mes œuvres pendant quarante ans. Je fus donc en lutte avec cette génération, et j'ai dit : Ils errent constamment dans leur cœur, ils n'ont pas connu mes voies. Aussi j'ai juré dans ma colère qu'ils n'entreront pas dans le lieu de mon repos.» Paul distingue trois sortes de repos : celui que Dieu prit quand il eut créé le monde; celui que les Juifs devaient goûter dans la Palestine, après tant d'afflictions et de labeurs; celui du royaume céleste, enfin, le vrai repos celui-là, dans lequel oublieront véritablement leurs fatigues et leurs peines ceux qui l'auront obtenu. Il rappelle les trois dans ce passage. Et comment rappelle-t-il les trois, alors qu'il parle d'un seul ? Afin de montrer que c'est celui dont parle aussi le prophète. Il ne s'occupe pas du premier, dit-il, parce que la chose est trop ancienne; ni du second, celui de la Palestine, la chose étant également passée. Il ne lui restait plus qu'à parler du troisième.

Pour mieux comprendre ce qu'il en dira, nous sommes dans la nécessité de revenir sur des faits historiques. Après la sortie de l'Egypte, quand les Israélites eurent longtemps voyagé et reçu mille témoignages de la puissance de Dieu, dans l'Egypte même d'abord, puis dans la mer Rouge et dans le désert, ils voulurent envoyer des explorateurs pour reconnaître la terre qui leur était destinée. Les messagers revinrent transportés d'admiration, annonçant que cette contrée était merveilleusement fertile, mais qu'elle était habitée par des hommes forts et difficiles à vaincre. Les Juifs auraient dû se souvenir alors des bienfaits que Dieu leur avait précédemment accordés; de quelle façon, lorsqu'ils étaient enveloppés par les formidables armées égyptiennes, non content de les soustraire au danger, il les avait maintenus en possession des trésors enlevés aux persécuteurs; comment encore, fendant le rocher dans le désert, il les avait abreuvés avec abondance, puis leur avait envoyé la manne du ciel : au souvenir de tant d'autres merveilles opérées en leur faveur, ils auraient dû croire à la divine parole. Mais non; dans leur ingratitude et leur aveuglement, ils ne pensent pas à ces bienfaits, comme si rien ne fût arrivé; frappés de stupeur, ils veulent retourner en Egypte, ils s'écrient : Dieu nous en a fait sortir pour nous exterminer avec nos enfants et nos femmes. Irrité de ce qu'ils avaient si vite perdu la mémoire de ces événements, le Seigneur jura que la génération dont tel avait été le langage n'entrerait pas dans le lieu du repos; et tous moururent dans le désert. Aussi, longtemps après que cette génération fut éteinte, David disait : «Aujourd'hui, si vous avez entendu sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, comme au jour de la contradiction.» Pourquoi ? Pour que votre sort ne soit pas celui de vos pères, et que le repos ne vous soit pas refusé. Si vos pères l'avaient obtenu, le prophète dirait-il encore : «Aujourd'hui, si vous avez entendu sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, comme au jour de la contradiction ?» Et quel autre repos, excepté celui du royaume céleste, dont le sabbat soit la figure et le type ?

Puis, quand il a cité tout le témoignage que voici : «Aujourd'hui, si vous avez entendu sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, comme au jour de la contradiction et de l'amertume dans le désert, où vos pères me tentèrent, voulant m'éprouver, et virent mes œuvres pendant quarante ans. Je fus donc en lutte avec cette génération, et j'ai dit : Ils errent constamment dans leur cœur : ils n'ont pas connu mes voies. Aussi j'ai juré dans ma colère qu'ils n'entreront

pas dans le lieu de mon repos;» Paul ajoute : «Voyez, frères, si par hasard ne se trouverait en quelqu'un de vous un cœur mauvais, un instinct d'incrédulité, qui le pousserait à s'éloigner du Dieu vivant.» De l'endurcissement vient l'incrédulité. De même que les corps devenus rigides et comme ossifiés ne cèdent pas à la main du médecin : de même les âmes endurcies ne cèdent pas à la parole de Dieu. Selon toute apparence quelques-uns ne croyaient plus, ne voyant que des fables dans les anciens récits. De là cette leçon : «Voyez si par hasard ne se trouverait pas en quelqu'un de vous un cœur mauvais, un instinct d'incrédulité, qui les pousserait à s'éloigner du Dieu vivant.» Les choses futures étant encore plus difficilement acceptées que les choses passées, il leur rappelle l'histoire, qu'ils ne croyaient plus même assez. Si vos pères, leur dit-il, parce qu'ils n'eurent pas l'espérance comme il eût fallu l'avoir, furent traités de la sorte, bien plus le serez-vous. En effet, c'est pour eux qu'il parle. Le mot «aujourd'hui» ne cesse d'avoir son application tant que subsiste le monde. «Exhortez-vous vous-mêmes chaque jour, tant qu'il sera permis de dire aujourd'hui.» Edifiez-vous les uns les autres, redressez-vous, pour ne pas revoir les mêmes choses. «Afin que nul d'entre vous ne s'endurcisse dans l'égarement du péché.»

2. Vous le voyez donc bien, c'est le péché qui fait l'incrédulité. Si l'incrédulité produit une vie perverse, l'âme, de son côté, quand elle est parvenue au fond de l'abîme du mal, n'a plus que du mépris. Or, l'âme qui méprise, repousse la foi, pour se débarrasser de la crainte. «Ils ont dit, lisons-nous dans l'Écriture : Le Seigneur ne verra pas; il ne comprend pas, le Dieu de Jacob.» (Ps 93,7) Ils ont dit encore : «Nos lèvres ne dépendent que de nous; qui est notre maître ?» (Ps 11,5) Écoutez encore : «Pourquoi l'impie a-t-il excité la colère de Dieu ?» (Ibid., 10,13) et puis : «L'insensé a dit dans son cœur : Il n'est pas de Dieu. Ils se sont corrompus, ils sont devenus abominables dans leurs goûts ... La crainte de Dieu n'est pas devant ces hommes ... Parce que le pécheur s'est conduit frauduleusement en sa présence, Dieu retrouvera l'iniquité et la poursuivra de sa haine.» (Ibid., 13,1) Le Christ proclame aussi la même vérité : «Quiconque fait le mal hait la lumière, et ne paraît pas à la lumière.» (Jn 3,20) Paul ajoute : «Nous sommes devenus participants du Christ.» En quoi consiste cette participation ? Lui et nous ne formons plus qu'un seul être; il est la tête et nous sommes le corps : l'héritage est le même, comme la vie. Nous ne faisons qu'un corps, veut-il dire, nous sommes de sa chair et de ses os. «Si toutefois nous gardons intact jusqu'à la fin ce commencement de sa substance.» Quel est ce commencement de substance ? La foi, par laquelle nous subsistons, qui nous a donné la vie, qui nous transforme, pour ainsi parler, en une même essence. L'Apôtre poursuit : «Pendant qu'on nous tient ce langage : Aujourd'hui, si vous avez entendu sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, comme au jour de la contradiction.» Le texte reparait sous une autre forme; et voici ce qui vient après : « Craignons que, laissant de côté la promesse d'entrer dans le repos, quelqu'un de nous ne soit censé s'en exclure; car cette promesse est pour nous aussi bien que pour eux.»

C'est à nous qu'il est dit : «Aujourd'hui, si vous entendez sa voix,» le mot «aujourd'hui» n'ayant pas de limites. «Mais la parole qu'ils entendirent ne leur servit de rien, observe l'Apôtre, parce que la foi ne combina pas son pouvoir avec celui de la parole extérieure.» Il indique la cause de cette stérilité : c'est que les énergies de l'âme firent défaut. Voulant ensuite les frapper de crainte, il confirme ainsi ce qu'il a dit : «Plusieurs n'en éprouvèrent que de l'irritation; ce qui ne s'applique cependant pas à tous ceux que Moïse avait conduits hors de l'Égypte. Quels sont donc ceux contre qui Dieu fut en lutte pendant quarante ans ? N'est-ce pas les prévaricateurs, dont les cadavres restèrent dans le désert ? A qui fit-il serment de leur refuser l'entrée du repos, si ce n'est aux incrédules ? Et nous voyons réellement qu'ils ne purent pas entrer dans le lieu de son repos à cause de leur incrédulité.» Après le témoignage sont posées les questions, qui donnent au discours plus de force et de clarté. Il venait de dire : «Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs.» Quels sont ces endurcis dont il fait mention ? Quels sont ces incrédules ? n'est-ce pas les Juifs ? Voici le sens de ce langage : Ils ont entendu, comme nous entendons nous-mêmes; mais cela ne leur a servi de rien. Ne pensez donc pas que ce vous soit un avantage d'entendre simplement la prédication; ils l'entendirent eux aussi, et ce fut en vain, parce qu'ils refusèrent de croire. Chaleb et Josué, n'ayant pas voulu faire cause commune avec les incrédules, échappèrent au châtement qui leur fut infligé. Une remarque à faire : le texte n'indique pas un simple refus de consentement, mais bien une séparation effective, alors cependant que tous les autres étaient mus par une seule et même pensée.

«Nous qui croyons, nous entrons dans le repos.» Il corrobore cette affirmation en ajoutant : «Comme Dieu lui-même l'a dit : Je l'ai juré dans ma colère, ils n'entreront pas dans mon repos;» quoique ses œuvres fussent arrêtées dès la constitution du monde. Quelqu'un

aurait peut-être objecté : Cela montre seulement qu'ils n'y sont pas entrés, et De prouve pas que nous devons être plus heureux. Que fait l'Apôtre ? Il commence par établir que ce repos n'en exclut pas un autre, ni celui-ci le repos des cieux. Pour le moment il se borne à dire que les Israélites n'obtinrent pas celui qu'ils espéraient. Que telle soit sa pensée, on le voit par la suite de son discours. «Il est dit quelque part, à propos du septième jour : Et Dieu, le septième jour, se reposa de toutes ses œuvres. Il est dit encore ici : Ils n'entreront pas dans mon repos.» Il est donc visible que le premier repos n'empêche pas le second. «Comme il faut bien que quelques-uns y soient admis, ceux à qui ce repos fut d'abord annoncé n'en ayant pas été jugés dignes à cause de leur incrédulité, Dieu détermine encore un jour qu'il désigne par aujourd'hui, disant avec David : Après un si long temps, comme il a été dit plus haut ...» Où veut-il en venir ? Quelques-uns devant absolument entrer, et ceux-là n'ayant pas eu cet avantage, il en vient à fixer un troisième repos. Or, qu'il faille une entrée, l'entrée de quelques-uns au moins, écoutez comment il le prouve : David a dit de nouveau, tant de siècles après : «Aujourd'hui, si vous avez entendu sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs comme au jour de la contradiction. Si Josué leur eût donné ce repos, il ne serait certes pas question d'un autre jour.» En parlant de la sorte, il montre donc évidemment qu'il en est qui doivent encore recevoir une récompense; «par conséquent, il reste un repos sabbatique pour le peuple de Dieu.» D'où cela résulte-t-il ? De cette exhortation : «N'endurcissez pas vos cœurs.» Pas de repos sabbatique, pas de pareille leçon : il ne serait pas défendu de faire les mêmes choses pour ne pas encourir le même châtement si le châtement n'était plus à craindre. Or, comment eussent pu le subir ceux qui déjà possédaient la Palestine, s'il n'existait pas un autre repos ?

3. Paul conclut admirablement son discours. Il prononce à la fin le mot propre, le sabbat, sujet de leur joie, but constant de leurs espérances; et c'est le royaume qu'il appelle sabbat. Dieu veut qu'en ce jour on s'abstienne plus spécialement de toute action mauvaise, et que les œuvres se rapportant au culte de Dieu par le ministère des prêtres, et celles qui profitent à l'âme soient seules accomplies : c'était alors la même chose. L'Apôtre ne parle pas tout à fait ainsi; comment donc ? «Celui qui est entré dans son repos, a mis fin à ses œuvres comme Dieu mit fin aux siennes.» L'homme entrant dans son repos imite Dieu se reposant dans ses œuvres. Les ayant entretenus de cet objet, et sachant combien ils désiraient apprendre quand viendrait l'heureux moment, il termine par cette conclusion. «Aujourd'hui,» leur dit-il, pour qu'ils ne perdent jamais l'espérance. Exhortez-vous vous-mêmes chaque jour, tant qu'il est possible de dire, «aujourd'hui.» Serait-on dans le péché, tant qu'aujourd'hui dure, on ne doit pas désespérer : la durée de l'espérance est égale à celle de la vie. Avant tout, dit-il encore, qu'il n'y ait pas de cœur dépravé par l'incrédulité; mais, cela serait-il, que nul ne s'abandonne, que chacun reste en possession de soi; tant que nous sommes en ce monde, cet aujourd'hui peut recevoir son application. En cet endroit, l'Apôtre stigmatise les murmures aussi bien que l'incrédulité. «Leurs cadavres sont restés dispersés dans le désert.»

Ensuite, pour qu'on ne s'imagine pas que le coupable sera simplement exclu du repos, il mentionne aussi le supplice, en ajoutant : «Vivante est la parole de Dieu, efficace, plus pénétrante qu'un glaive à double tranchant; elle atteint jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles; elle démêle les pensées et les intentions du cœur.» Il fait allusion à la géhenne, il fait pressentir le châtement. Cette parole, dit-il, entre dans le secret des cœurs et divise l'âme elle-même. Il ne s'agit plus ici comme là de cadavres dispersés et privés de sépulture, il s'agit du royaume des cieux perdus, de l'éternelle géhenne à subir, d'une peine qui n'aura jamais de fin. «Exhortez-vous vous-mêmes.» Remarquez cette modération et cette douceur. Il n'a pas dit : Adressez-vous des reproches; il ne réclame que des exhortations. Ainsi faut-il nous conduire envers ceux qui sont sous l'étreinte de l'affliction. Il s'exprime de la même manière, écrivant aux Thessaloniens : «Avertissez les esprits inquiets.» Quant aux pusillanimes, ce n'est plus même cela; quoi donc ? «Consolez ceux qui sont abattus, soutenez les faibles, soyez patients envers tous.» (I Th 5,14) «Consolez,» au lieu de : Ne désespérez pas, ne perdez pas courage. Celui qui ne console pas le malheureux dans l'angoisse de la tribulation, lui resserre de plus en plus le cœur. «Afin que nul de vous ne s'endurcisse, dit-il, dans l'égarement du péché.» Peut-être veut-il parler des tromperies du démon; c'est une erreur de ne rien attendre dans l'avenir, de penser que nous n'aurons pas à rendre compte de notre vie, que nous ne porterons pas la peine des péchés commis, qu'il n'y aura pas de résurrection. Ou bien, il pourrait vouloir dire que c'est une déception d'être insensible à tout, de désespérer de soi-même. S'écrier, en effet : Que puis-je attendre ? j'ai péché, je n'ai plus aucun espoir de me relever; c'est une vraie déception.

Il leur rend ensuite l'espérance, en leur disant : «Nous sommes devenus participants du Christ;» c'est comme s'il leur tenait ce langage : Celui qui nous a tant aimés, et tenus en si

haute estime qu'il a fait de nous son corps, ne nous verra pas d'un œil dédaigneux aller à notre perte. Songeons à l'honneur qu'il nous a fait : le Christ et nous ne formons qu'un seul être. Ne lui refusons donc pas notre foi. Paul insinue de nouveau ce qu'il a formulé dans une autre circonstance : «Si nous souffrons avec lui, avec lui nous régnerons.» (II Tim 2,12) Voilà ce qu'il faut entendre par «nous sommes devenus participants.» Nous participons à tout ce que le Christ a voulu lui-même éprouver. Il vient de les exhorter par la vue du bien : «Nous sommes devenus participants du Christ.» Maintenant il les exhorte par la crainte du mal : «Redoutons que, laissant de côté la promesse d'entrer dans son repos, quelqu'un de nous ne mérite d'en être repoussé.» C'est une chose dont on a déjà vu l'exemple : «Ils me tentèrent, dit Dieu, et pendant quarante ans ils virent mes œuvres.» Vous comprenez par là qu'il ne faut pas demander à Dieu compte de ce qu'il fait, que nous devons croire en lui, soit quand il nous protège, soit quand il paraît nous abandonner; car il leur reproche à cette heure d'avoir tenté Dieu. Celui qui veut avoir des preuves de sa puissance, de sa prévoyante bonté, de sa sollicitude, n'est pas encore persuadé qu'il soit tout-puissant et plein d'amour pour les hommes. En écrivant de la sorte, l'Apôtre désigne assez ces esprits défiants qui désirent savoir par expérience s'il a le pouvoir et la volonté de les préserver ou de les défendre. Partout, vous le voyez, l'incrédulité provoque la colère et la vengeance. Que signifient ces paroles : «Le repos sabbatique est donc réservé au peuple de Dieu ?» Observez encore avec quelle logique il résume tout son discours. Dieu jura, dit-il, que les premiers n'entreraient pas dans son repos, et par le fait ils en restèrent exclus. Dans la suite, et longtemps après, il dit encore aux Juifs : «N'endurcissez pas vos cœurs, à l'exemple de vos pères.» Il est donc évident qu'un autre repos existe. En effet, ce passage ne saurait s'appliquer à la Palestine, qu'ils possédaient déjà; il ne peut pas non plus s'entendre du septième jour, puisqu'il n'est nullement question de la première semaine : reste donc qu'il nous fait entrevoir le seul vrai repos.

4. Le vrai repos est sans nul doute celui qui ne comporte ni douleur, ni tristesse, ni gémissement, d'où les sollicitudes et les fatigues, les angoisses et les terreurs sont bannies; les terreurs qui secouent et blessent l'âme, mais où subsiste la seule crainte de Dieu qui la remplit de suavité. On n'entendra plus là : «Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front;» là ne germeront plus ni les ronces ni les épines; plus n'auront lieu ces sentences : «Tu enfanteras dans la douleur ... Tu seras soumise li l'homme, il régnera sur toi.» (Gen 3,19) Tout sera paix, bien-être, joie, béatitude, douceur, ordre, charité. Désormais plus de jalousie ni de haine, aucune maladie, ni la mort du corps ni celle de l'âme, pas de ténèbres, pas de nuit; tout sera jour, lumière et repos. On n'y connaît pas la fatigue, on n'y ressent pas le dégoût : le désir du bonheur y renaît sans cesse. Voulez-vous que je vous présente de plus une image de cet état futur ? Il est vrai qu'absolument ce n'est pas possible; j'essaierai toutefois de trouver un terme de comparaison, autant que faire se peut. Levons les yeux vers la voûte céleste, quand aucun nuage n'en altère l'éclat, n'en amoindrit la splendide couronne. Après avoir longtemps contemplé cette merveilleuse beauté, songeons que telle sera notre parvis; je me trompe, nous aurons un parvis aussi supérieur à celui-là, que l'or est supérieur à nos maisons d'argile, et par-dessus ce ciel un dôme encore plus magnifique. Représentons-nous les anges, les archanges, les innombrables tribus des puissances incorporelles, le palais de Dieu même, le trône paternel. Mais la parole, je l'ai dit, est impuissante à tout retracer; il y faut l'expérience, et la lumière qu'elle seule peut donner. Comment supposez-vous, je vous le demande, que devait être Adam dans le paradis ? Or, la vie dont je vous parle l'emporte beaucoup plus sur celle du premier homme, que le ciel ne l'emporte sur la terre.

Cherchons encore une autre image. S'il arrivait que l'homme assis aujourd'hui sur le trône devint tout à coup le maître du monde entier, qu'il n'eût plus ni les ennuis de la guerre, ni les sollicitudes du pouvoir, qu'il fût seul honoré, plongé dans les délices, entouré de nombreuses légions, comblé de richesses, objet de tous les regards; qu'éprouverait-il dans son âme, à la vue de ce calme profond établi dans toutes les contrées de l'univers ? Alors existera quelque chose de semblable; mais non, nous n'avons pas encore une image de la réalité : il faut en chercher une autre. C'est un royal enfant, renfermé dans le sein de sa mère, incapable de rien sentir, et qui de là passerait sur le trône, s'emparant de tout à la fois, non d'une manière lente et progressive : voilà le contraste des deux états. C'est encore un prisonnier abreuvé de misères sans nombre, dont on briserait les fers pour l'investir immédiatement de la puissance souveraine. Et même ainsi nous n'atteignons pas à l'image complète. En effet, celui que nous avons mis en possession de tant de biens, de la royauté même, n'en ressent la vive impression qu'un jour, deux ou trois peut-être; puis le temps a bientôt défloré le plaisir, en admettant que le fond reste; mais, quel que soit ce plaisir, il succombe toujours à l'habitude : là-haut, loin de décroître, le bonheur ira sans cesse en augmentant. Imaginez ce que c'est

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX HÉBREUX

pour une âme, après son départ d'ici-bas, de ne plus prévoir une fin, ni même un changement à sa béatitude, si ce n'est un agrandissement; de posséder une vie sur laquelle la mort n'a pas de prise, exempte de tout péril, de toute peine, de tout souci, inondée de joie, regorgeant de biens.

Quand nous allons dans la plaine, si nous y apercevons les tentes d'un campement, les riches toiles qui les forment, l'éclat des lances et des casques, la surface étincelante des boucliers, nous sommes saisis d'admiration les yeux fixés sur ce spectacle; s'il nous arrive de voir le souverain courant dans les rangs, monté sur un coursier superbe couvert d'une armure d'or, rien ne manque à notre satisfaction : que sera-ce alors, pensez-vous, de contempler les éternels pavillons des saints dans les régions célestes ? «Ils vous recevront, est-il dit, dans les éternels tabernacles.» (Lc 16,9) Chacun resplendira devant vous d'une lumière plus vive que celle du soleil, non par le fer et l'airain, mais par cette gloire dont l'œil humain ne saurait soutenir les rayons. Voilà pour ce qui regarde les hommes; mais qui nous dira les myriades d'anges et d'archanges, de chérubins et de séraphins, de trônes et de dominations, de principautés et de puissances, dont la beauté dépasse tout entendement ? A quoi bon poursuivre plus longtemps ce qu'on ne peut atteindre ? «Ni l'œil n'a vu, ni l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme n'a jamais éprouvé quelque chose du bonheur préparé par Dieu à ceux qui l'aiment.» (I Cor 2,9) Rien de plus malheureux, en conséquence, que de ne pas l'obtenir; pas de félicité comparable à celle d'en acquérir la possession. Pussions-nous être du nombre des bienheureux, entrer dans l'éternelle béatitude, par le Christ Jésus notre Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.